



ÉCRIT ET COMPOSÉ PAR THOMAS FERSEN, SAUF « TESTAMENT » (FRED FORTIN)
ARRANGÉ PAR JOSEPH RACAILLE
RÉALISÉ PAR THOMAS FERSEN
ENREGISTRÉ PAR FLORIAN MONCHATRE AU STUDIO BUCÉPHALE
MIXÉ PAR FLORIAN MONCHATRE AU STUDIO SOYUZ / MASTERING BENJAMIN JOUBERT
PHOTO JEAN-BAPTISTE MONDINO / GRAPHISME FRANK LORIOU

PROMOTION
RADIO / TV : ANNE.SOPHIE.MONDAUD@GMAIL.COM
PRESSE CECILELEGROS.PROMO@GMAIL.COM
WEB : DELPHINE.CAURETTE@WEBPROMO.FR

TOURNÉE : ASTÉRIOS SPECTACLES
L.KAYA@ASTERIOS.FR

WWW.FACEBOOK.COM/THOMASFERSENOFFICIEL



ÉDITIONS BUCÉPHALE

DISTRIBUTION
BELIEVE DIGITAL



NOUVEL ALBUM LE 20 JANVIER 2017

Il serait temps que la critique, aujourd’hui par ma plume, dresse enfin le constat que depuis plusieurs années l’œuvre de **Thomas Fersen**, si elle ne lorgne pas franchement du côté de la chanson expérimentale, nous propose en tout cas des aventures inédites. Qu’on se souvienne, avant même **Je suis au Paradis** et sa galerie de portraits au diapason, de **Trois petits tours**, un album au sein duquel nombre des titres évoquaient de façons multiples un seul et même événement. Cette fois, et pour son dixième album, c’est presque en scientifique, mais en « humaniste » que l’artiste nous convie au plaisir de ces nouvelles découvertes. Et s’il ne connaît pas le Pr Dutilhac, alors les grands esprits se rencontrent, comme le prétend l’adage. En effet, le chanteur-conteur a organisé sa dernière livraison d’une façon qui n’est pas sans évoquer la fameuse théorie des espaces concentriques autour de l’habitat rural évoquée par l’anthropologue dans son ouvrage « Clés pour un savoir universel ».

Premier cercle, ou « cœur » : la ferme et ses habitants. Le paysan, d’abord, dont les deux filles, exode rural oblige, devront quitter la ferme, et l’aînée l’a déjà fait, à qui sa belle-mère donnait tour à tour du « **Cucendron** » et du « **la souillon** » et qui à présent, reine du new burlesque vient montrer ses jolis seins ornés de tassels dans les cabarets du bourg, voire même sur la scène du Crazy-Horse, chorégraphiés par Decouflé, à un public éberlué (**quand j’en sors un, on voit qu’ils aiment, mais lorsque je sors le deuxième...**) tandis qu’elle ne l’est pas moins de ce brusque changement de statut. Le paysan, encore, que la pénibilité des travaux des champs conduit à consulter une experte rebouteuse, **la femme géante qui sait manipuler les bras articulés et les chaises pliantes...** Son efficacité n’est d’ailleurs pas en cause : **après la Pachanga, j’ai remis mon pantalon, soit il était plus court, soit j’étais plus long**. Le paysan, toujours – presque gentleman-farmer en cette nouvelle occasion – qui chez lui veut faire un grand ménage mais qui, plutôt que de porter à la déchetterie tous ces objets encombrants (**violon, lit à baldaquin, téléviseur, etc.**) les installe dans **la cabane de son cochon** qui devient vite un Palais Idéal !

Un cochon ? Mais nous avons atteint le deuxième cercle, celui qui entoure la ferme, la « basse-cour ». Prêts à rencontrer la garde rapprochée du cultivateur et notamment – à tout seigneur tout honneur – celui **qui chante pour dire “on ferme”**, celui **qui chante pour dire “on ouvre”**, son réveil matin en même temps que le symbole de toute une nation. Ce coq s’est mangé un méchant **coup de queue de vache** qui l’a laissé édenté et un peu confus, de sorte que c’est avec même avec une certaine reconnaissance qu’il finira par s’installer à la place d’honneur sur la table du maître des lieux.

De loin en loin, voici déjà le troisième cercle, celui de la forêt, celui de la « petite vie sauvage ». Nous y croisons **un lièvre**, hôte privilégié d’une chanson à mon sens tout à fait extraordinaire : dans un demi-dialogue, une jeune femme explique à son amie qu’elle fait fausse route en imaginant autre chose que de la sympathie entre elle et son charmant voisin. L’amie aurait pu y voir anguille sous roche, mais elle a cru plutôt lever un lièvre, et celui-ci file à travers **les champs de blé, on ne peut plus l’arrêter** et la métaphore lui emboîte le pas.

C’est également ce troisième cercle protecteur et mystérieux que fréquentait en cachette, **poussée par une voix**, la cadette du paysan quand elle était petite fille. C’est là qu’elle jouait à la dinette avec le lièvre, enfin arrêté auprès d’elle, **l’oiseau, le hérisson** et consorts. Là que, peut-être possédée par un esprit faunique, elle pouvait se rêver une vie animale, s’imaginer sœur d’un faon, vêtue d’un **bel habit de peau** et munie de **petits sabots, tétant une biche**. A présent demoiselle, loin de sa forêt fusionnelle, elle retrouve pourtant tous ses souvenirs des sous-bois dans les baisers de son amoureux au **cou de chevreuil**.

Mais où donc erre le benjamin de la famille ? Il n’a pas encore quitté la ferme comme ses aînées et, travaillé par la puberté qui diabolise pis de vaches et soutiens-gorge, en quête d’une réponse à son mal-être, il arpente la lande bretonne où il rencontrera un druide porté sur le chouchen qui lui assure qu’il **n’a pas les oreillons** avant d’oublier ses soucis dans le lit d’une vigoureuse joueuse de bombarde. Doit-on inclure la lande bretonne dans le quatrième cercle, celui de la « grande vie sauvage » ? Aucun doute, en revanche, qu’outre la toundra et la savane, il comprenne **les rochers de Beg-an-Fry**, ce biotope où Thomas Fersen a situé l’action de sa chanson éponyme. Son héros est un vieux homard si naïf qu’il n’a probablement atteint un âge si avancé que parce qu’il **ne quittait pas son abri**, parce qu’il **ne quittait pas son plumard**. Son innocence en fait le frère d’infortune du coq déjà mentionné, et l’on espère que ce n’est que par plaisanterie que, chez Fersen, certains animaux comestibles envisagent leur destin avec une certaine bonhomie.

La boucle est bouclée, nous quittons à présent les sphères de l’anthropologie pour évoquer une belle et dramatique chanson du québécois Fred Fortin, reprise ici par Thomas Fersen (pourtant peu familier avec cet exercice), qui évoque la vie dans la nature sur un mode beaucoup moins léger. La poésie simple de ce **Testament** d’un désespéré qui cherche auprès de la Nature et du Bon Dieu des réponses à l’absurdité de la vie est rien moins que poignante.

As-tu choisi ? Il n’est pas toujours facile de se décider, surtout face à un catalogue comme celui que Thomas Fersen propose à une future tatouée, peut-être l’effeuilleuse de sa chanson **Big Bang**, l’aînée des filles du paysan qu’une collègue aura traînée jusqu’au salon d’un artiste pour la soutenir au moment de franchir le pas. **Une rose noire, un dragon, un cœur blessé, une salamandre, une arme blanche, une araignée ?** Le choix est délicat, la chanson aussi.

On serait tenté d’imaginer, peut-être à tort, que Thomas Fersen a passé plus de temps à peaufiner ses paroles que ses musiques. Mais il y a maintenant longtemps qu’on ne trouve plus, dans ses textes, la moindre de ces petites lourdeurs qui trahissaient un usage un peu systématique du dictionnaire de rimes et autres béquilles à poètes et dont certains, les assimilant un peu hâtivement à sa patte, pensaient qu’elles faisaient le charme des chansons de ses débuts. Aujourd’hui qu’il publie son dixième album, rien ne permet de douter de la fluidité de son écriture. Mais il est vrai que, singulièrement, ses mélodies sont joliment brutes. Comme celles d’un sourd ou d’un idiot, elles n’obéissent à aucune règle, préférant suivre le gré de la fantaisie de leur auteur, au fil de la scansion et de la tonalité des mots. C’est le signe indiscutable d’une indépendance conquise, d’une maîtrise et d’une sûreté de soi abouties.

Toutes ces chansons sont accompagnées par un quatuor à cordes, emmené par Anne Le Pape, dans lequel s’est glissé un cinquième élément, un « trublion » selon Thomas Fersen mais M. Dutilhac aurait sans doute parlé d’« intrus » - comme le renard rôdant dans la basse-cour ou le chat domestique aventuré dans les bois – à cordes lui aussi mais issu de l’instrumentarium populaire (mandoline, banjo, ukulele, guitare). Les fans de longue date, s’ils découvriront avec plaisir Rémy Kaprielian et Florent Nisse à la basse et à la batterie, se réjouiront certainement de retrouver au générique les noms familiers de Pierre Sangra, Cyrille Wambergue et Joseph Racaille, qui signe les arrangements.